Plus fort que le temps : critique du récit de Youssef al-Siba'i

Akhbar al-Yawm, 16 janvier 1956.

Elles tournent toutes autour de la construction du barrage à Assouan, et la source de cela, bien entendu, est le souci de M. Youssef al-Siba'i — comme je l'ai mentionné il y a peu — d'enregistrer les grands événements contemporains dont il est témoin ; de même qu'il a consigné la Révolution et ses événements, et de même qu'il a consigné l'histoire de la nationalisation du Canal et les troubles qu'elle a suscités, et de même qu'il a consigné l'union entre l'Égypte et la Syrie et consigné la sécession de la Syrie d'avec l'Égypte, il consigne, dans ce récit dramatique, la construction du barrage, et tout l'étonnement et l'admiration qu'elle suscite dans les cœurs des gens, quelles que soient leurs différences.

Je ne tenterai pas de résumer ce récit comme il conviendrait de le résumer, car nous n'en avons nul besoin ; car l'opinion des gens à son sujet — Égyptiens et étrangers confondus — est connue et n'a besoin d'aucun détail supplémentaire ; je me contenterai plutôt du cadre que l'auteur a inventé, pour ajouter à ce qui est déjà connu de l'affaire du barrage quelque chose de nouveau, que seul un écrivain doué d'une imagination exceptionnelle pouvait inventer ; car de même qu'il est d'usage, dans le long roman que l'on raconte, que son tissu porte quelque chose de l'amour, de même dans le récit dramatique une certaine mesure d'amour est indispensable, pour éveiller le désir des lecteurs lorsqu'ils lisent, et celui des spectateurs lorsqu'ils assistent à la représentation.

Et l'amour que notre auteur a inventé dans ce récit dramatique est vraiment étrange ; car il éclate soudainement entre deux personnes qui ne peuvent se rencontrer que dans l'imagination, l'un étant un ingénieur égyptien contemporain travaillant à la construction du barrage, et l'autre étant elle aussi une jeune fille égyptienne, mais qui a vécu il y a des milliers d'années : Mirit, fille de l'un des pharaons qui régnèrent sur l'Égypte à l'une des plus anciennes époques de l'histoire égyptienne antique.

Quant à la manière dont ces deux personnes se sont rencontrées, c'est là le comble de l'étonnement ; car cet ingénieur, nommé Omar, se trouvait dans une voiture avec un collègue qui l'assistait, et leur voiture s'arrêta soudainement parce qu'elle avait besoin d'un peu d'eau, et le

chauffeur craignait de prendre l'eau du fleuve, de peur que son pied ne glisse et que l'eau ne l'engloutisse ; mais il vit devant lui un temple, et il lui sembla qu'il pourrait y trouver ce dont il avait besoin d'eau, car il était habitué aux mosquées, qui ne manquent jamais d'une fontaine d'ablutions, et bien que l'ingénieur lui eût fait remarquer que c'était un temple et non une mosquée, il était résolu à y chercher de l'eau, et il se rendit avec son récipient au temple ; puis il ne tarda pas à appeler Omar et son collègue Mustafa au temple, insistant vivement dans son appel, car il y avait vu une merveille, et les deux ingénieurs se rendirent au temple et y virent une merveille véritable — ils y virent une belle jeune fille, d'une beauté merveilleuse, qui était Mirit, fille de Pharaon.

Il ne leur vint pas à l'esprit qu'ils voyaient un fantôme muet parmi les fantômes, car cette jeune fille leur parlait, leur demandant qui ils étaient et ce qu'ils faisaient, et dès qu'Omar vit cette jeune fille, son amour frappa son cœur comme la foudre ; et la conversation se poursuivit entre eux, et elle apprit quelque chose de leur travail sur le barrage, et il lui vint à l'esprit qu'ils étaient l'avant-garde d'une armée venue envahir sa patrie, car certains devins avaient prophétisé à son père qu'une armée viendrait du nord envahir ce pays, et elle était sur le point d'appeler les gardes pour saisir ces deux ingénieurs, mais Omar l'avait captivée tout comme elle l'avait captivé, si bien qu'elle menaça sans oser mettre sa menace à exécution.

Elle continua plutôt à parler avec ces deux techniciens, et son frère arriva en la pressant, et elle lui annonça qu'elle reviendrait à lui dans un instant, et elle revint à lui après un instant, comme elle le lui avait promis ; mais elle avait aussi promis à Omar de revenir vers lui, pour connaître le fond de leur affaire.

Et elle revint à lui comme elle le lui avait promis, et bientôt l'amour entre eux les saisit tous deux et s'empara d'eux entièrement, si bien que chacun confia à l'autre ce qui remplissait son cœur et son esprit d'amour ; mais un obstacle se dressait entre la jeune fille et le fait de céder à cet amour, car voici la sœur d'Omar, qui travaillait à la radio, arrivée avec son appareil d'enregistrement ; et dès que Mirit la reconnut, le désespoir s'éleva en elle, car elle s'était persuadée qu'Omar était marié à sa sœur, mais Omar lui apprit que le mariage entre frère et sœur était interdit, si bien qu'elle put à peine le croire, puisqu'elle-même était fiancée à son propre frère ; mais elle fut bientôt rassurée, se souvenant qu'elle n'était plus à l'époque des pharaons, mais à une autre époque, entièrement éloignée de celle des pharaons.

Elle ne comprend pas, tout comme nous ne comprenons pas nous-mêmes, comment elle est parvenue jusqu'à cette époque, si éloignée de la sienne ; mais la seule chose qui ne fasse aucun doute est que l'amour s'était emparé d'elle tout comme il s'était emparé de son compagnon, si bien que tous deux résolurent de s'unir, et elle invita son compagnon et son collègue à l'accompagner là où le mariage devait avoir lieu.

Et tout comme nous n'avons pas compris comment cette jeune fille a bondi de son époque ancienne vers notre époque moderne, de même nous ne comprenons pas comment les deux ingénieurs ont bondi de leur époque moderne vers celle des anciens Égyptiens ! Car ils se présentent devant Pharaon, entouré de son épouse, de son fils, de son vizir, du commandant de son armée, et de nombreux gardes, et non loin de lui ont été préparés les apprêts de la célébration du mariage, car les tables du banquet ont été dressées, et les danseuses se tiennent prêtes, attendant l'ordre de danser ; et Mirit a su convaincre son père et sa mère et ceux qui les entourent qu'il est entièrement de son intérêt d'épouser son compagnon, après avoir rompu ses fiançailles avec son frère. Et le mariage entre les deux amants a lieu ; mais Omar parle à son collègue Mustafa de ce qu'il en sera d'eux, noyés, une fois le barrage achevé, et son collègue discute quelque peu avec lui de cela, et le frère de la jeune fille entend cette conversation, de même que certains des présents avec lui, si bien que le frère de la jeune fille ordonne que les deux ingénieurs et leur chauffeur soient arrêtés et placés en prison jusqu'à ce que leur procès soit terminé.

Et ils sont placés en prison, et se trouvent maintenant dans l'une de ses cellules, et le récit a besoin de quelque chose qui fasse rire, et cette chose est le chauffeur Subhi, qui s'est épris de la servante de la jeune fille, dont le nom est Sekhmet, et que Subhi appelle : « la suie des mares » ou « Sakhamat al-Birak ».

Et j'ai omis de signaler que ces trois Égyptiens, avant d'entrer devant Pharaon, s'étaient donné les noms des anciens Égyptiens, et s'étaient attribué des postes d'importance dans le Nord. Ainsi Omar est le prince du Nord, nommé Mehib, et son assistant Mustafa est le commandant de l'armée, nommé Osiro, et le chauffeur est le grand prêtre, nommé Semenkare ; et ils sont maintenant en prison, mais le grand prêtre sent un besoin pressant de fumer, et il insiste auprès du gardien de la prison pour qu'il lui donne une cigarette, et le gardien ne comprend rien, et l'insistance du prêtre ne fait que croître, tout comme il

devient difficile au gardien de comprendre ce qu'il veut.

Pendant ce temps, Mirit vient et leur annonce en secret que tout a été préparé pour leur évasion de la prison, et il ne faut que quelques instants pour qu'il apparaisse qu'ils peuvent s'échapper par la fenêtre de leur cellule, préparée à cet effet, et les deux amants désespèrent de jamais se revoir.

Et lorsque vient le sixième acte de ce récit, Omar et son collègue sont retournés à leur travail, mais Omar vit dans un trouble continuel, car il a laissé son cœur auprès de sa bien-aimée, et il n'a aucun moyen de l'oublier ou de trouver consolation, et ses collègues ont remarqué cette vie de trouble que mène leur compagnon.

Et le récit doit nécessairement se terminer, et sa fin doit être entièrement satisfaisante pour ses lecteurs, et pour ses spectateurs au théâtre, s'il est représenté, et au cinéma, s'il est présenté au public, comme je pense qu'il le sera demain ou le jour suivant.

Et puisqu'il ne peut trouver ni consolation ni oubli, il n'a d'autre choix que d'aller de temps à autre au temple, dans l'espoir de voir sa bien-aimée ; et si cela ne lui est pas accordé, il doit alors s'arrêter, brièvement ou longuement, à « la demeure des bien-aimés », comme le disaient les poètes anciens, et notre ancien poète a dit vrai lorsqu'il déclara à ses deux compagnons :

Arrêtez-vous avec moi chez Mayy, vous deux, avant que la séparation
ne nous rejette, ou avant qu'un départ ne l'éloigne de moi ;
car s'il ne reste rien que le souvenir d'une brève heure,
même ce peu m'est utile.

Et un jour, Omar retourne au temple et voit une belle jeune fille, d'une beauté merveilleuse, qui ressemble presque à sa bien-aimée, si bien qu'il ne doute pas qu'elle soit elle-même ; et il l'approche et apprend qu'elle se nomme Mariam, et qu'elle est une jeune Égyptienne diplômée du département d'archéologie de la Faculté des Lettres, et il ne doute pas qu'il a retrouvé sa bien-aimée, car les deux noms se ressemblent, et les deux silhouettes se ressemblent en tout point ; il s'attache donc à elle et ne veut pas s'en séparer. Et il insiste tant qu'elle sort avec lui, mais ils n'ont pas plus tôt franchi le seuil que le gardien du temple s'écrie, appelant la police avec insistance ; et lorsqu'on lui demande ce qui se passe, il annonce qu'une momie a été volée de son sarcophage, et Mariam

tente de retourner voir ce qui s'est passé, mais Omar ne la laisse pas faire ce qu'elle veut, car il l'a reconquise après en avoir désespéré ; mais le chauffeur Subhi dit au gardien : « Tu es toujours un gardien malchanceux, à qui échappent les vivants comme les morts ».

Et je pense que le lecteur n'a pas besoin que je lui détaille l'esprit et le charme de ce récit ; ce résumé bref, de la plus grande concision, dispense de tout autre détail.